

TANT QUE LE DÉSERT BRÛLE

Sarah Bern



Tant que le Désert Brûle

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Cri du Dromadaire	4
Chapitre 2 : La Mémoire des Cendres	9
Chapitre 3 : Les Yeux Blancs de Zaya	15
Chapitre 4 : L'Intuition du Bourreau	20
Chapitre 5 : L'Échiquier de Poussière	26
Chapitre 6 : Le Mur de l'Aube	31
Chapitre 7 : Le Pacte de la Tisseuse	35
Chapitre 8 : L'Anomalie Finale	40
Chapitre 9 : La Gorge du Silence	45
Chapitre 10 : Le Sacrifice des Ombres	50
Chapitre 11 : Le Repos des Cendres	54

Chapitre 1

Le Cri du Dromadaire

Le râle s'éleva, déchirant la trame de l'aube comme un rasoir sur une soie usée. C'était le cri du dromadaire, un son guttural, chargé de glaires et de détresse, qui marquait l'instant précis où le disque pourpre du soleil mordait l'horizon de la steppe. Pour Marco, ce n'était plus un signal de réveil, mais le glas d'une éternité de poussière. Il ouvrit les yeux, et avant même que sa vision ne s'ajustât à la pénombre de la tente de feutre, il sentit l'odeur. Ce fumet rance, écœurant, de thé infusé dans du beurre de yak fermenté.

Il resta immobile un instant, le corps enfoncé dans des tapis de laine rêche qui puaien la bête et la sueur ancienne. Sous sa paupière gauche, un grain de sable l'irritait, exactement au même endroit que la veille, ou que le siècle précédent. Il connaissait chaque pli de la toile de lin au-dessus de sa tête, chaque interstice par lequel la lumière froide du désert de Gobi s'infiltrait pour dessiner des arabesques de poussière en suspension.

— Messer Marco, le jour n'attend point les paresseux.

La voix de son oncle Maffeo était un craquement de vieux cuir. Marco ne tourna pas la tête. Il savait que Maffeo était en train de boucler ses chausses de velours élimé, les doigts gourds par le froid de la nuit. Il savait que, dans trois battements de cœur, son père, Niccolò, entrerait en froissant le rabat de la tente, une écuelle de bois fendu à la main.

Le rabat s'écarta. Le bois craqua.

— Buvez, Marco. La route vers Kanbalu est encore longue et le ciel menace.

Marco se redressa lentement. Ses articulations gémirent, un écho sec à la fatigue qui lui rongerait l'âme. Il saisit l'écuelle. La chaleur du breuvage lui brûla la paume. Il fixa le liquide sombre où flottaient des grumeaux de graisse jaunâtre. Il savait qu'il devait le boire. Chaque geste était un rail de fer dont il ne pouvait dévier. S'il tentait de renverser l'écuelle, sa main tremblait de telle sorte que le liquide finissait toujours par couler dans sa gorge, avec ce goût de terre et de rancœur qui ne le quittait plus.

Dehors, le campement s'animait dans un fracas de chaînes, de braiements et d'ordres hurlés en dialectes tartares. L'air était vif, chargé de l'arôme des feux de bouse de chameau que l'on étouffait sous le sable. Marco sortit de la tente. Ses bottes de cuir de Cordoue, jadis élégantes, n'étaient plus que des carcasses durcies par le sel et la boue séchée. Il vit les palefreniers s'affairer autour des bêtes de somme, les ballots de soie et d'épices sanglés avec une rigueur de bourreau.

Le voyage reprit. La caravane s'étira comme un serpent de loques et de richesses sur le flanc de la dune. Le rythme des sabots dans le sable mou était une litanie sourde. Marco chevauchait sa mule, sentant le frottement familier de son pourpoint de lin contre ses côtes. Il regardait le paysage : ces roches rouges, ces étendues de caillasse où rien ne poussait que la peur. Il savait que le silence de la steppe était un mensonge.

— Nous devrions presser le pas avant d'atteindre la Gorge du Loup, murmura Niccolò en ajustant son chapeau à larges bords. L'ombre s'y fait traîtresse à cette heure.

Marco ne répondit rien. Il aurait pu lui dire que presser le pas ou ralentir ne changerait rien à l'angle de la flèche qui allait bientôt siffler. Il aurait pu lui dire que la Gorge du Loup n'était pas un passage, mais un abattoir. Mais les mots restaient prisonniers de sa gorge, comme s'ils étaient faits de plomb fondu.

L'entrée du défilé se présenta comme une mâchoire de pierre sombre. Les parois de

granit s'élevaient, abruptes, ne laissant qu'un étroit ruban de ciel au-dessus de leurs têtes. L'écho des sabots devint plus sec, plus agressif. Marco sentit la sueur froide glisser entre ses omoplates, malgré la bise hivernale. Il fixa le sommet de la crête à droite. Il attendait.

Le premier sifflement fut presque mélodieux. Une flèche à pointe de fer, empennée de plumes de vautour, vint se ficher avec un bruit sourd dans le cou du premier dromadaire. L'animal s'effondra dans un barrissement de douleur, projetant des ballots de poivre noir sur le sol pierreux. Le chaos, réglé comme une horreur d'horlogerie, se déchaîna.

— Embuscade ! Aux armes ! hurla Maffeo en dégainant son épée courte.

Les cris des marchands se mêlaient au hennissement des chevaux terrifiés. Des hauteurs, les archers mongols déversaient une pluie de mort. Marco vit un de ses serviteurs, un jeune homme d'Ispahan dont il avait oublié le nom mille morts auparavant, recevoir un trait en plein visage. Le sang gicla, une gerbe écarlate qui vint tacher le lin blanc de la manche de Marco. Il ne broncha pas. Il regardait la tache s'étendre, admirant presque la perfection de sa forme.

Puis, le sol trembla. Ce n'était plus le sifflement des flèches, mais le tonnerre des sabots. Ils dévalèrent la pente comme une avalanche de cuir et d'acier. Les cavaliers de la steppe, vêtus de leurs lourds manteaux de peau de loup, le visage barbouillé de suie et de graisse de mouton. À leur tête, il était là.

Alchi le Balaféré.

Il montait un cheval de guerre trapu, une bête aux naseaux fumants. Alchi ne criait pas. Il était le silence au cœur de la tempête. Sa cicatrice, un sillon livide qui lui barrait le visage de l'oreille à la mâchoire, semblait luire sous la lumière crue. Il maniait son cimeterre avec une économie de mouvement terrifiante, tranchant les

membres et les espoirs d'un même geste fluide.

Marco descendit de sa mule. Il n'essaya pas de fuir. Il n'essaya pas de se battre. Il se tint debout au milieu des cadavres qui commençaient déjà à refroidir, l'odeur du sang frais supplantant celle du thé rance. Il attendit que le cercle se referme.

Son père tomba le premier, la gorge ouverte par une lame courbe. Puis son oncle, percé de trois flèches, s'écroula dans la poussière en invoquant la Vierge Marie. Marco regarda les corps. Il ne ressentait plus de tristesse, seulement une lassitude immense, une fatigue des os que même la mort ne semblait pouvoir soulager.

Alchi fit cabrer sa monture devant lui. Le Mongol baissa son arme, dont la pointe dégoulinait d'un rouge sombre et épais. Ses yeux, deux fentes d'obsidienne, se fixèrent sur ceux de Marco. Pour la première fois dans cette boucle, ou peut-être était-ce la millième, Marco crut déceler une lueur de reconnaissance dans ce regard barbare. Un reflet de la même prison.

— Encore ? murmura Marco, bien que le son ne sortît pas de ses lèvres.

Alchi ne répondit pas. Il leva son cimeterre. Le métal capta un dernier rayon de soleil, une étincelle d'argent pur dans ce monde de boue et de sang. Le mouvement fut d'une précision chirurgicale. Marco sentit le froid de l'acier mordre la peau de son cou, la résistance passagère des muscles, puis le craquement sec des vertèbres.

La douleur fut brève, une explosion de feu blanc qui s'éteignit instantanément dans un gouffre noir. Sa tête roula dans la poussière, ses yeux fixant une dernière fois le ciel indifférent de la Tartarie. Il sentit son esprit se dissoudre, s'effilocheur comme une vieille tapisserie. Le silence revint, absolu, définitif.

Puis, dans le néant, une vibration. Un frémissement de l'air.

Le râle s'éleva, déchirant la trame de l'aube comme un rasoir sur une soie usée.

Marco Polo ouvrit les yeux. L'odeur du thé rance était là, plus forte que jamais. Le grain de sable sous sa paupière gauche le brûla. Il ne bougea pas. Il écouta le silence avant le cri, ce moment de vide où l'univers semblait retenir son souffle avant de relancer la machine de son agonie. Il commença à compter les battements de son cœur, sachant exactement combien il lui en restait avant que le dromadaire ne déchire à nouveau le monde.

Chapitre 2

La Mémoire des Cendres

Le râle du dromadaire, cette plainte de cuir déchiré et de bile, s'éleva contre la voûte d'albâtre de l'aube. Marco ne tressaillit pas. Il connaissait la note exacte, ce la dièse discordant qui marquait l'ouverture de la pièce. Sous sa joue, la laine rêche du tapis de selle sentait le suint et la poussière millénaire. Il ouvrit les paupières, laissant le grain de sable rituel lacérer sa cornée. C'était là sa première ancre, la preuve physique que le sablier avait été retourné.

Autour de lui, la caravane s'éveillait dans un fracas de boucles de bronze et de bois sec. Niccolò, son père, s'ébrouait en crachant un résidu de chique, tandis que Maffeo vérifiait, pour la millième fois, la tension des cordages sur les ballots de soie grège. L'odeur du thé rance, chauffé sur un feu de bouse séchée, monta jusqu'à ses narines, lourde, écœurante, porteuse d'une amertume qui lui collait au palais comme une sentence.

Cette fois, Marco décida de ne pas porter l'écuelle à ses lèvres. Un changement infime. Une poussière dans l'engrenage.

Il se leva, les articulations craquant sous le poids d'une fatigue qui n'appartenait pas à ce corps de vingt ans, mais à une âme vieille de plusieurs siècles d'agonie. Ses bottes en cuir de Cordoue s'enfoncèrent dans la terre meuble de la steppe. Il se dirigea vers le dromadaire de tête, celui qui portait les outres d'eau et les épices les plus précieuses. D'un geste vif, il déplaça le nœud de la longe de trois pouces vers la gauche. Un micro-détail. Une altération du destin par la géométrie.

— Tu es bien nerveux, Marco, grogna Niccolò en ajustant sa pelisse de renard. La

poussière de la Tartarie te monte au cerveau ?

Marco ne répondit pas. Il observait l'horizon, là où la lumière rasante commençait à découper les crêtes des dunes comme des lames de rasoir. Il savait que dans exactement trois cents battements de cœur, le premier sifflement déchirerait l'air.

Il s'approcha de la charrette des serviteurs. Il y avait là un jeune homme, un Génois nommé Stefano, qui, dans toutes les itérations précédentes, mourait d'une flèche dans l'œil gauche en tentant de saisir son coutelas. Marco posa une main sur l'épaule du garçon. Le tissu de son pourpoint était usé au coude, la trame du lin laissant apparaître une peau pâle, parsemée de taches de rousseur.

— Ne cherche pas ton fer, Stefano, murmura Marco d'une voix monocorde.
Allonge-toi sous l'essieu. Ne bouge plus.

Le garçon le regarda avec l'incompréhension des vivants qui ignorent qu'ils sont déjà des spectres. Marco se détourna. Il ne cherchait plus à sauver, il cherchait à dévier la trajectoire du sang.

Le vent se leva, charriant une odeur de métal froid et de chevaux en sueur. Le moment approchait. Marco se posta près d'un ballot de poivre noir. Il ramassa une pierre plate, dont la texture schisteuse lui rappela les murs des palais vénitiens, et commença à compter.

Cent. Le soleil franchit la ligne de crête, transformant le sable en une mer de cuivre liquide.

Deux cents. Les montures s'agitaient, sentant l'imminence de l'orage qui ne venait pas du ciel.

Trois cents.

Le sifflement survint. Une plainte aiguë, modulée par les plumes de rapace fixées aux

hampes de frêne. La première flèche mongole ne frappa pas le poitrail du chameau de tête, comme elle le faisait d'ordinaire. À cause du nœud déplacé de trois pouces, l'animal avait pivoté d'un quart de degré. Le trait de bois se ficha avec un bruit sourd dans un sac de cardamome. Une pluie de graines odorantes se déversa sur le sol, mêlant leur parfum suave à la puanteur de la peur qui commençait à sourdre des pores des marchands.

Marco observa la scène avec une froideur chirurgicale. Le chaos, d'ordinaire si désordonné, lui apparut comme une tapisserie dont il pouvait désormais distinguer chaque fil. Il vit son oncle Maffeo hurler des ordres inaudibles, sa main gantée de cuir agrippant vainement le pommeau de son épée. Il vit Stefano, le petit Génois, hésiter une seconde de trop avant de se jeter sous la charrette. Une flèche, déviée par le changement de position du dromadaire, ne lui perça pas l'œil, mais lui traversa la gorge, le clouant au montant de bois de l'essieu.

Le garçon s'étouffa, un gargouillis de sang écumeux s'échappant de ses lèvres. Marco nota la nuance du rouge : un carmin profond, presque noir sous la lumière crue. Il remarqua la façon dont les doigts du mourant griffaient la terre, creusant de petits sillons désespérés avant de se figer dans une rigidité de cire.

« Un changement de trajectoire, une mort différente, mais la mort tout de même », songea Marco.

Le sol se mit à trembler. Le martèlement des sabots sur la terre battue annonçait l'arrivée de la cavalerie légère. Alchi le Balaféré apparut sur la crête, sa silhouette massive découpée contre l'or du ciel. Son armure de cuir bouilli, renforcée de plaques de fer noir, luisait d'un éclat sinistre. Il ne criait pas. Il était le silence qui précède l'abattoir.

Marco ne chercha pas à fuir. Il s'assit sur un coffre de cèdre, observant le massacre se déployer autour de lui avec une curiosité détachée. Il vit Niccolò s'effondrer, le crâne

fendu par une hache d'armes. Il remarqua la précision du coup, la manière dont la cervelle se répandait sur le sable comme une bouillie de riz grisâtre. Il vit les flammes lécher les soies précieuses, l'odeur du textile brûlé remplaçant celle des épices. La fumée était grasse, âcre, s'élevant en spirales paresseuses vers un Dieu qui avait déserté la steppe depuis longtemps.

Alchi approchait. Son cheval, une bête trapue aux naseaux fumants, piétinait les restes du thé rance que Marco n'avait pas bu. Le Mongol descendit de selle avec une grâce brutale. Ses bottes de feutre ne faisaient aucun bruit. La cicatrice qui lui barrait le visage semblait palpiter, une crevasse de chair violacée témoignant de mille batailles oubliées.

— Tu ne trembles pas, étranger, dit Alchi. Sa voix était comme le broyage de deux pierres l'une contre l'autre.

Marco leva les yeux vers lui. Il remarqua un détail qu'il n'avait jamais vu auparavant : une petite amulette d'os sculpté pendait à la ceinture du guerrier. Elle représentait une roue brisée.

— J'ai déjà tremblé, répondit Marco en vénitien, sachant que l'autre ne comprendrait pas, ou peu importait. J'ai déjà crié. J'ai déjà supplié. Aujourd'hui, je regarde seulement la façon dont tu tiens ton cimeterre. Tu inclines la lame de quelques degrés vers l'intérieur au moment de l'impact. C'est pour cela que la section est si nette.

Alchi fronça les sourcils, un éclair d'incertitude traversant ses yeux étroits. Pour la première fois dans le cycle, le bourreau hésita. Le vent sembla se figer, les flammes des chariots s'immobilisèrent comme des langues de verre orangé. Le temps, cette étoffe usée, menaçait de se déchirer sous le poids de cette anomalie.

— Qui es-tu ? demanda le Mongol, sa main se resserrant sur la poignée de son arme.

— Un grain de sable qui refuse de couler, murmura Marco.

Il vit alors, dans l'ombre portée par le guerrier, quelque chose qui n'était pas une ombre. Une silhouette éthérée, immense, drapée dans des voiles de poussière, qui semblait tenir les rênes du cheval d'Alchi. L'Architecte. L'entité qui se nourrissait de ce festin de répétition. Elle n'avait pas de visage, seulement un vide béant là où aurait dû se trouver la lumière.

L'Architecte fit un geste imperceptible.

L'hésitation d'Alchi disparut instantanément. Son regard redevint celui d'un automate de chair. Le cimenterre s'éleva, captant un rayon de soleil cruel. Marco ne ferma pas les yeux. Il voulait voir l'acier mordre la peau de son cou, il voulait sentir le froid du métal avant la chaleur du sang. Il voulait mémoriser chaque étincelle, chaque particule de poussière en suspension dans l'air au moment de sa chute.

Le fer s'abattit.

La douleur fut une explosion de cendres dans son crâne. Il sentit ses vertèbres céder avec le bruit sec d'un sarment de vigne que l'on casse en hiver. Sa vision bascula. Le ciel de Tartarie devint le sol, et le sol devint un gouffre d'ébène. Il vit son propre corps, décapité, s'affaisser sur le coffre de cèdre, le sang jaillissant en une fontaine dérisoire qui ne parviendrait jamais à éteindre la soif du désert.

Il sombra. Le néant n'était pas un repos, c'était une attente. Un espace entre deux respirations, entre deux battements de tambour de guerre.

Puis, la vibration. Le frémissement de l'air que l'on s'apprête à déchirer.

Le râle s'éleva, identique, immuable, une plainte de cuir et de bile.

Marco Polo ouvrit les yeux. L'odeur du thé rance l'assaillit, plus violente, plus intime. Le grain de sable sous sa paupière gauche brûlait comme une braise ardente. Il ne bougea pas. Il resta allongé sur la laine rêche, écoutant le silence avant le cri. Mais cette fois, sous la voûte d'albâtre de l'aube, il ne compta pas les battements de son cœur. Il chercha, du bout des doigts, la petite amulette d'os qu'il avait réussi à dérober à la ceinture d'Alchi dans le dernier spasme de son agonie, et qu'il sentait maintenant, miraculeusement, pressée contre sa paume.

La roue était brisée, mais elle tournait encore.

Chapitre 3

Les Yeux Blancs de Zaya

L'amulette d'os, une vertèbre de loup gravée de runes barbares, mordait la paume de Marco avec une ferveur blasphématoire. Elle était là. Froide, tangible, une scorie de la veille ayant survécu au grand lessivage de l'aube. C'était une impossibilité physique, un blasphème contre la géométrie de ce purgatoire de poussière. Autour de lui, le campement de la caravane s'éveillait dans une symphonie de bruits rances : le froissement des outres en peau de chèvre, le raclement des sabots des dromadaires contre la terre salpêtrée, et ce sifflement de vapeur s'échappant de la marmite où bouillait le thé au beurre de yack, dont l'odeur de suint et de graisse rance lui soulevait le cœur pour la millième fois.

Marco se redressa lentement, ses articulations craquant comme de vieux parchemins que l'on déplie. Il observa ses compagnons de route. Ils n'étaient que des spectres de chair, des automates dont les gestes étaient dictés par une partition invisible. Le vieux marchand génois vérifiait ses ballots de soie avec la même minutie maniaque que lors des cycles précédents ; les gardes ajustaient leurs brigandines de cuir bouilli, leurs doigts répétant les mêmes nœuds, les mêmes hésitations. Ils étaient des reflets dans un miroir brisé, condamnés à jouer une tragédie dont ils avaient oublié le texte, mais dont ils subissaient, chaque jour, le dénouement de fer.

Pourtant, une dissonance troubla le tableau.

À l'écart du tumulte, assise sur un tapis de feutre dont les fibres semblaient dévorées par la mite du temps, se tenait Zaya. Elle était la tisseuse, une femme dont l'âge semblait aussi indifférencié que la steppe elle-même. Ses doigts, longs et noueux comme des racines de mélèze, ne s'agitaient pas sur un métier à tisser ordinaire. Entre

ses mains, il n'y avait ni laine, ni lin, mais un vide vibrant, une absence que ses gestes semblaient sculpter avec une précision d'orfèvre.

Marco s'approcha, le pas lourd dans le sable fin qui s'insinuait entre ses orteils, irritant la peau parcheminée de ses pieds. Il s'accroupit devant elle. Zaya ne tressaillit pas. Ses yeux, deux orbes de nacre morte, deux lunes blanches dépourvues de pupilles, restaient fixés sur l'horizon où le soleil commençait à saigner sur la crête des dunes.

« Tu n'es pas à ta place, Vénitien », murmura-t-elle. Sa voix n'avait pas la monotonie des autres. C'était un bruissement de feuilles sèches, une rumeur de source souterraine.

Marco sentit un frisson courir le long de son échine, là où, dans quelques instants, la pointe d'une flèche mongole viendrait inévitablement chercher sa vie. « Rien n'est à sa place ici, femme. La roue est voilée. Le temps stagne comme l'eau d'un puits empoisonné. »

Zaya tourna son visage vers lui. Ses yeux blancs semblaient sonder les profondeurs de son âme, là où s'entassaient les cadavres de ses propres souvenirs. « Tu vois les fils, n'est-ce pas ? Ceux que les autres ne perçoivent que lorsqu'ils leur scient le cou. » Elle leva ses mains vides. Dans la lumière crue de l'aube, Marco crut voir, pour la première fois, de minces filaments d'une substance éthérée, des coutures de lumière grise qui reliaient le ciel à la terre, les vivants aux morts. « Je ne tisse pas de vêtement pour les corps, étranger. Je recouds les déchirures que le Grand Cycle laisse derrière lui. Mais ici, la trame est nouée. Quelqu'un a fait un nœud de bourreau dans le temps. »

Marco serra l'amulette d'os jusqu'à ce que le sang perle sous ses ongles. « Qui ? »

La tisseuse eut un rire sans joie, un son qui ressemblait au craquement de la glace sur

le fleuve Jaune. « Celui qui se nourrit de l'agonie. Celui qui s'est tapi dans l'ombre du Grand Khan, non pour conquérir des terres, mais pour moissonner les âmes. Il est l'Architecte de cette geôle. Pour lui, chaque cri que tu pousses sous le fer d'Alchi est un vin précieux. Chaque goutte de sang qui abreuve ce sable est une obole qu'il dévore. Il a figé ce moment, cet instant précis de terreur et de mort, car c'est là que la vie est la plus savoureuse, juste avant qu'elle ne s'éteigne. »

Elle fit un geste vers le campement. « Regarde-les. Ils ne sont que du bétail pour son festin éternel. Ils ne se souviennent de rien, car leur mémoire est la première chose qu'il a mangée. Mais toi... toi, tu es une indigestion. Une scorie dans son mécanisme. »

« Comment sortir ? » demanda Marco, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque. « Comment briser cette cage de poussière ? »

Zaya tendit une main et effleura l'amulette d'os que Marco tenait. À son contact, l'objet se mit à vibrer, émettant un gémissement sourd qui sembla faire vaciller la réalité elle-même. Le ciel d'albâtre se lézarda un instant, laissant entrevoir un noir absolu, un vide de néant derrière la façade du monde.

« L'Architecte ne regarde pas la scène de l'extérieur », dit-elle, ses yeux blancs brillant d'une lueur fébrile. « Il est la scène. Il est le sable, il est le vent, il est le cri du dromadaire. Pour le vaincre, il te faut cesser d'être le prisonnier et devenir la faille. Tu dois offrir à ce lieu une fin qu'il n'a pas prévue. Un sacrifice qui n'est pas écrit dans ses registres de sang. »

Elle se pencha vers lui, son haleine sentant la terre ancienne et les fleurs de safran. « Alchi arrive, Marco Polo. Il est le bras de l'Architecte. Chaque fois, il te tue de la même manière. Chaque fois, tu meurs avec la même peur. Change le rythme. Ne sois pas la proie. Ne sois pas non plus le prédateur. Sois le poison qui corrompt le repas. »

Soudain, le cri déchira l'air.

C'était le signal. Le râle du dromadaire, le même que Marco avait entendu des milliers de fois. À l'horizon, une ligne de poussière s'éleva, annonçant la charge de la cavalerie mongole. Le tonnerre des sabots commença à faire trembler le sol, une vibration sourde qui remontait dans les jambes de Marco, lui rappelant la fragilité de ses os.

« Regarde les coutures », insista Zaya, ses doigts s'agitant frénétiquement dans le vide, semblant tirer sur des fils invisibles. « Trouve l'endroit où le décor est le plus mince. C'est là que se cache l'œil de celui qui nous observe. »

Marco se leva. Il ne sentait plus la fatigue qui l'avait accablé pendant des siècles. Une colère froide, une lucidité de cristal s'empara de lui. Il regarda ses mains : elles étaient sales, marquées par le labeur et le voyage, mais elles tenaient l'amulette, la seule chose réelle dans ce monde de simulacres.

Alchi le Balaféré apparut au sommet de la dune, sa silhouette massive se découpant contre le soleil levant comme une idole de fer et de cuir. Son cri de guerre, un hurlement de loup qui avait hanté les cauchemars de Marco pendant une éternité, s'éleva au-dessus du fracas. Les flèches commencèrent à pleuvoir, traçant des arcs de mort dans le ciel azur.

D'ordinaire, Marco aurait cherché son épée, ou aurait tenté de s'enfuir avant d'être rattrapé et égorgé près des ballots de soie. Mais cette fois, il ne bougea pas. Il resta planté devant Zaya, fixant non pas le cavalier qui fonçait sur lui, mais l'espace entre les choses.

Il vit alors ce que la tisseuse lui avait décrit.

Le monde n'était pas solide. Sous l'effet de la vibration de l'amulette, la steppe

semblait s'effiloche. Les brins d'herbe sèche n'étaient que des traits de plume ; le sang qui commençait à couler de la gorge du marchand génois n'était qu'une tache d'encre sur un parchemin usé. Et là, juste derrière la fureur d'Alchi, il vit une ombre qui n'appartenait à aucun homme, une tache de ténèbres absolues qui aspirait la lumière et la douleur, s'en délectant avec une lenteur obscène.

C'était l'Architecte. Un vide avide, tapi dans les replis du temps.

Alchi était maintenant à quelques toises, son sabre levé, la cicatrice de son visage luisante de sueur. Marco sentit l'odeur du cheval, le souffle chaud de la bête. Il ne leva pas son bras pour se protéger. Il ouvrit sa main, exposant l'amulette d'os, et plongea son regard dans les orbites blanches de Zaya qui, bien qu'aveugle, semblait guider son geste.

« Que le silence vienne enfin », murmura Marco.

Le fer s'abattit. Mais cette fois, le métal ne rencontra pas la chair. Le monde eut un haut-le-cœur. Le cri d'Alchi se figea dans l'air, transformé en une note de musique stridente et dissonante. La poussière s'arrêta de voler, suspendue dans une immobilité de cristal.

Marco Polo ne sombra pas dans le néant habituel. Il resta debout, au centre de la tempête arrêtée, sentant sous ses doigts la trame même de la prison qui commençait, maille après maille, à se défaire. La douleur n'était plus une fin, mais un outil. Et pour la première fois, dans l'ombre du Grand Khan, l'Architecte connut le goût de l'incertitude.

Chapitre 4

L'Intuition du Bourreau

Le cri du dromadaire ne fut pas, cette fois, le déchirement sec qui d'ordinaire tranchait la gorge de l'aube. Il y eut une hésitation dans le râle de la bête, une vibration sourde, comme si l'animal lui-même rechignait à recracher l'air vicié de cette éternité. Marco ouvrit les paupières. La poussière dansait dans un rai de lumière rousse, chaque grain suspendu à sa place immuable, mais le Vénitien perçut un frémissement dans l'ordonnance du chaos. L'odeur du thé rance, ce mélange de suif et d'herbes amères qui lui servait de réveil depuis des siècles, lui parut chargée d'une acidité nouvelle, un relent de ferraille et de peur qui n'appartenait pas au rituel.

Il se redressa sur sa couche de feutre mitée. Autour de lui, les marchands s'ébrouaient avec la lenteur de spectres condamnés. Leurs gestes étaient ceux d'automates de bois, huilés par l'habitude de la mort. Messer Niccolò nouait ses chausses de lin avec une précision de fossoyeur, ses doigts calleux répétant le même nœud pour la millième fois. Mais Marco ne regardait pas son père. Ses yeux étaient fixés sur la toile de la tente, là où l'ombre des chevaux projetait des silhouettes déformées sur le canevas jauni.

Le sol trembla. Ce n'était pas encore le galop, mais le murmure de la terre qui précède l'orage.

D'ordinaire, à cet instant précis, la première flèche mongole devait percer le flanc de la tente, emportant avec elle le cri de la sentinelle. Marco connaissait la trajectoire du trait au pouce près ; il savait qu'en s'inclinant de trois degrés vers la gauche, le bois sifflerait à son oreille sans l'effleurer. Il s'inclina.

La flèche ne vint pas.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le fracas de l'acier. C'était un silence de plomb, une absence de son qui pesait sur les poitrines comme une dalle de marbre. Marco retint son souffle, sa main se refermant sur le pommeau de sa dague, une lame de Damas dont le froid ne le quittait jamais. Puis, le sifflement retentit, mais il était décalé, discordant. La flèche déchira la toile un battement de cœur trop tard, se fichant dans le coffre d'épices avec un bruit mat, libérant un nuage de cannelle et de poivre qui fit éternuer un valet.

Le mécanisme grinçait.

Dehors, le fracas éclata enfin, mais la symphonie du massacre avait perdu sa mesure. Les cris n'étaient plus les notes claires d'une tragédie jouée d'avance ; ils se chevauchaient, s'étouffaient dans une confusion fébrile. Marco se jeta hors de la tente, les bottes s'enfonçant dans le sable qui semblait, par endroits, se liquéfier comme de la poix chaude.

C'est alors qu'il le vit.

Alchi le Balafre chevauchait à la tête de sa horde, son haubert de cuir bouilli luisant sous le soleil de cuivre. Le centurion était le pivot de la boucle, l'aiguille qui recousait chaque jour la plaie de leur agonie. Habituellement, son visage n'était qu'une masque de fureur stoïque, une face de pierre où la cicatrice qui lui barrait la joue semblait tracée à la pointe d'un stylet divin. Il devait, à ce moment précis, trancher la tête du vieux porteur d'eau avant de se ruer sur Marco.

Mais Alchi tira sur les rênes. Sa monture, un petit cheval des steppes à la robe écumeuse, se cabra en hennissant de terreur. Le centurion ne frappa pas le porteur d'eau. Il resta là, debout sur ses étriers de fer, son regard errant sur le campement avec une expression d'égarement sauvage. Ses narines palpitaient. Il reniflait l'air,

non pas comme un prédateur, mais comme une proie qui sent le piège se refermer.

Marco vit la main d'Alchi trembler. Le sabre, une lame courbe capable de fendre un homme en deux, vacillait dans son poing ganté de peau de chèvre. Le Mongol porta sa main libre à sa joue, effleurant la cicatrice avec une lenteur de somnambule.

— Encore... grogna-le colosse.

Le mot tomba dans le tumulte comme une pierre dans un puits. Ce n'était pas le cri de guerre habituel, ce hurlement guttural qui glaçait le sang. C'était une reconnaissance. Une intuition monstrueuse qui venait de percer l'armure de son ignorance.

Alchi tourna la tête vers Marco. Dans les pupilles du guerrier, le Vénitien ne vit pas la haine, mais une détresse infinie, le vertige d'un homme qui regarde dans l'abîme et s'aperçoit que l'abîme lui sourit. Le centurion semblait lutter contre un invisible marionnettiste. Ses muscles saillaient sous son pourpoint, ses veines se gonflaient comme des cordages prêts à rompre. Il voulait suivre le chemin tracé, il voulait abattre son fer sur les nuques offertes, mais quelque chose dans la trame du monde s'était noué.

Soudain, le malaise d'Alchi se mua en une rage convulsive. Puisque la danse était brisée, il allait réduire l'orchestre en cendres. Il éperonna sa bête avec une violence inouïe, plongeant au cœur du campement non plus pour exécuter une sentence, mais pour détruire le décor même de son supplice.

— Tu te souviens, n'est-ce pas ? murmura Marco, bien que sa voix fût noyée par le vacarme.

Le massacre dérailla totalement. Alchi ne frappait plus avec la précision d'un artisan du trépas ; il sabrait au hasard, renversant les feux de camp, piétinant les corps déjà tombés. L'environnement commença à réagir à cette instabilité. Le ciel, d'un bleu

d'azurite, se zébra de traînées de soufre. Le sable, sous les sabots des chevaux, ne volait plus en poussière, mais se cristallisait en éclats de verre qui lacéraient les jambes des combattants.

Marco dut se jeter au sol pour éviter une charge que le centurion n'aurait jamais dû mener. Le sol, sous son ventre, était brûlant, d'une chaleur qui n'avait rien de solaire. C'était la fièvre de la machine, la surchauffe des rouages de cette prison qui ne supportait pas la moindre déviance. Les cris des mourants devenaient des boucles sonores, des échos qui se répétaient en s'amplifiant jusqu'à devenir des sons stridents, insupportables pour l'oreille humaine.

Alchi sauta de son cheval, sa lourde silhouette se découpant contre un horizon qui commençait à s'effilocheur comme une tapisserie usée. Il marchait vers Marco, son sabre traînant dans le sable, traçant un sillon sombre. Le centurion ne voyait plus les autres marchands, il ne voyait plus ses propres hommes qui s'égorgeaient entre eux dans un chaos sans but. Il n'y avait plus que lui et le Vénitien, les deux seuls points fixes dans ce tourbillon de mirages.

— Pourquoi ? rugit Alchi.

Sa voix était un déchirement de cuir et de roc. Il s'arrêta à quelques pas de Marco. La sueur qui coulait sur son visage était noire, épaisse comme du bitume. Il leva son arme, mais son bras fut pris d'un spasme. L'air autour de lui se mit à onduler, déformant sa stature, le faisant paraître tantôt gigantesque, tantôt minuscule.

Marco se releva lentement, époussetant le limon qui collait à sa tunique de soie. Il ne craignait plus le fer. La peur était un luxe qu'il avait abandonné il y a des siècles, quelque part entre la centième et la millième mort.

— Parce que le silence est trop cher payé, Alchi, répondit Marco d'une voix monocorde. Nous sommes les grains de sable qui bloquent l'engrenage. Sens-tu

comme le monde tremble sous tes pieds ? Ce n'est pas la terre qui s'agite, c'est le rêve qui prend fin.

Le centurion poussa un hurlement qui n'avait plus rien d'humain. Il s'élança, mais sa course était erratique, comme s'il devait traverser une mer de mélasse. Chaque pas lui coûtait un effort surhumain, chaque mouvement de son épée semblait contré par une force invisible qui cherchait à le ramener dans sa trajectoire initiale.

Le décor s'effondrait. Les tentes se dissipaient en fumée grise, les chevaux s'évaporaient dans un sifflement de vapeur. Il ne restait bientôt plus qu'une plaine de sel blanc, infinie, sous un ciel noir d'encre où aucune étoile ne brillait. Au centre de ce néant, le duel entre le damné et son bourreau continuait, mais c'était une lutte contre le vide.

Alchi frappa. Marco ne para pas le coup. La lame passa à travers son épaule sans verser une goutte de sang, laissant derrière elle une traînée de lumière froide. Le centurion regarda son arme avec horreur. La réalité perdait sa substance, la matière ne répondait plus aux lois de la chair.

— L'Architecte nous regarde, dit Marco en désignant l'horizon où une ombre immense, plus noire que le ciel, commençait à se dresser. Il a faim de notre douleur, Alchi. Mais aujourd'hui, nous allons lui offrir quelque chose qu'il ne peut digérer : l'imprévu.

Le Balafre lâcha son sabre. Le métal ne toucha jamais le sol ; il disparut avant d'avoir atteint la surface blanche. Le géant mongol tomba à genoux, ses mains s'enfonçant dans le sel qui n'était plus du sel, mais une poussière de souvenirs broyés. Il leva les yeux vers Marco, et pour la première fois, le Vénitien vit une lueur de raison dans ce regard de fauve.

— Tue-moi... souffla Alchi. Pas comme avant. Pas pour recommencer. Tue-moi pour

de bon.

Marco s'approcha. Il posa sa main sur le crâne rasé du guerrier. La peau était parcheminée, brûlante de la fièvre de mille vies gâchées. Dans l'ombre portée par l'entité qui s'approchait, Marco Polo comprit que la sortie ne se trouvait pas dans la victoire, mais dans la destruction totale de la scène.

Le monde eut un dernier haut-le-cœur. Une fissure immense déchira la plaine de sel, libérant un vent glacé qui sentait le vieux papier et les cendres froides. L'Architecte poussa un cri qui fit vibrer les os de Marco, un son de frustration divine. La boucle ne se refermait pas. Le nœud gordien de leur destin était en train de se défaire, fibre après fibre, sous le poids de cette intuition nouvelle qui brûlait dans le cœur du bourreau.

Marco ferma les yeux, attendant que le néant l'engloutisse, espérant que cette fois, le cri du dromadaire ne viendrait jamais le chercher. Dans le lointain, le rire de l'Architecte s'éteignit, remplacé par un râle d'agonie cosmique. Le désert brûlait, mais pour la première fois, les flammes ne purifiaient rien ; elles effaçaient tout.

Chapitre 5

L'Échiquier de Poussière

Le braiment du dromadaire déchira l'aube comme une lame de fer rouillé s'enfonçant dans une chair trop tendre. Marco ouvrit les paupières, mais ne tressaillit pas. Il connaissait la morsure du sable sur sa joue gauche, la position exacte de la mouche charbonneuse qui s'abreuvait à la commissure de ses lèvres, et l'odeur de suif rance qui s'échappait de la tente voisine. C'était la millième fois, peut-être la dix-millième, qu'il s'éveillait dans ce berceau de poussière, à l'instant précis où le soleil, telle une hostie de cuivre chauffée à blanc, commençait à dévorer l'horizon de la steppe.

Il se redressa avec une lenteur de spectre, sentant ses articulations craquer comme du vieux parchemin. Autour de lui, le campement de la caravane s'animait dans une pantomime grotesque de vie. Les serviteurs génois s'affairaient autour des ballots de soie, leurs mains calleuses serrant des cordages de chanvre qui, dans quelques minutes, seraient trempés de leur propre sang. Niccolò, son père, examinait une perle avec la même avidité stérile que la veille, ou ce qu'il convenait d'appeler la veille dans ce temps circulaire et maudit.

Marco ne ressentait plus de pitié, seulement une lassitude immense, une érosion de l'âme qui l'avait transformé en un maître de chapelle dirigeant un requiem de sable.

« Mon oncle, » dit-il en s'approchant de Maffeo, qui ajustait sa ceinture de cuir bouilli. « Décalez votre bât vers le flanc nord du chameau. Et vous, père, ne restez pas sous l'ombre de ce baldaquin de lin. Le vent va tourner, l'air y sera étouffant. »

C'était un mensonge. Le vent ne tournait jamais. Mais en déplaçant Maffeo de trois pas et en forçant Niccolò à se tenir près des coffres de poivre, Marco modifiait les

lignes de mire. Il disposait ses pions. Il ne s'agissait plus de sauver ces hommes — il avait épuisé cette espérance depuis des siècles — mais d'utiliser leurs corps comme des boucliers de chair pour acheter des secondes, des battements de cœur supplémentaires qui lui permettraient d'atteindre la crête de la dune ocre, là où la réalité commençait à s'effiloche.

Le sifflement survint, ponctuel comme une cloche de matines. La première flèche mongole, empennée de plumes de vautour, fendit l'air lourd. Elle n'atteignit pas le cou de Maffeo, car Marco l'avait déplacé. Elle se ficha avec un bruit sourd dans le flanc d'une bête de somme qui s'effondra dans un râle de gorge.

— Aux armes ! hurla Niccolò, dégainant son épée de Venise dont l'acier brillait d'un éclat déjà condamné.

Marco ne dégaina pas. Il observait. Il voyait Alchi le Balafre dévaler la pente de sable sur son petit cheval nerveux, sa silhouette massive sanglée dans une armure de lamelles de fer noirci. Le centurion était le métronome de ce massacre, le bras armé d'une volonté qui dépassait l'entendement des mortels. Derrière lui, la horde n'était qu'une nuée de poussière et de cris gutturaux.

« Giovanni ! » ordonna Marco à l'un des serviteurs. « Prends ce bouclier et tiens-toi devant les ballots de cannelle. Ne bouge pas, par les plaies du Christ, ne bouge pas ! »

Le jeune homme, terrifié, obéit. Marco savait que dans la version précédente de cette agonie, Giovanni était mort en fuyant vers l'est, une flèche dans les reins. En le plaçant là, Marco créait un obstacle pour les cavaliers de tête. Il calculait les trajectoires, les angles de chute, le temps nécessaire pour qu'un homme s'étrangle avec son propre sang. Chaque vie sacrifiée était une mesure de temps gagnée sur le néant.

Le choc fut brutal. L'odeur de la cannelle écrasée se mêla soudain à l'effluve

métallique de l'hémoglobine. Les Mongols percutèrent le centre du camp. Alchi, dont le visage n'était qu'une balafre vivante sur un masque de cuir, abattit son sabre. La lame de Damas décrivit un arc parfait, tranchant le bras d'un garde qui s'était trouvé là par la volonté de Marco.

Marco courut. Il ne regarda pas en arrière quand il entendit le cri de son père, ce cri qu'il connaissait par cœur, une note haute et déchirée qui s'éteignait toujours au même instant. Il franchit les cadavres encore chauds, ses bottes de cuir souple glissant sur les entrailles fumantes qui fumaient dans l'air frais du matin. Il utilisait le chaos comme un manteau. Il savait que le tireur embusqué derrière le rocher de granit ne décocherait son trait qu'une fois que Maffeo aurait succombé. Il gagna ainsi dix brasses de terrain.

La pente de la dune était raide, le sable se dérochant sous ses pas comme les promesses des princes. Ses poumons brûlaient, une sensation de feu et de verre pilé qu'il chérissait presque, car elle était la preuve qu'il n'était pas encore une ombre. Il atteignit le sommet.

De là, il vit le mécanisme de sa prison. En bas, le massacre continuait, mais les mouvements devenaient saccadés, comme les gestes d'un automate fatigué. Le sang qui coulait sur le sable ne s'imbibait plus ; il stagnait en flaques géométriques, reflétant un ciel qui changeait de couleur, passant de l'azur au gris de la cendre.

Marco tourna le dos à la tuerie et regarda vers l'horizon, là où aucun caravanier n'était jamais allé. Le paysage commençait à se décomposer. Les dunes lointaines ne possédaient plus de grain, elles n'étaient que des masses informes, des ébauches de mondes délaissées par un créateur ivre. L'air y était plus froid que la glace des lagunes de Venise en hiver.

Il fit un pas de plus. Un murmure s'éleva du sol, un son de parchemin que l'on froisse.

« Tu t'éloignes, Marco, » dit une voix qui n'avait pas de gorge, une voix qui semblait sourdre de la terre elle-même.

Il ne se retourna pas. Il savait que l'Architecte l'observait depuis l'ombre d'un dromadaire ou dans le reflet d'une lame.

— Ce monde est étroit, murmura Marco, ses lèvres gercées saignant sous l'effort. Tes murs de poussière ne suffisent plus à contenir ma haine. J'ai appris le rythme de ton horreur. J'ai appris à utiliser la mort de ceux que j'aime comme on utilise des pierres pour bâtir une digue.

Il vit alors, à la limite de sa vision, une déchirure. Ce n'était pas un mirage. C'était une faille dans la trame de la steppe, un endroit où le sable cessait d'exister pour laisser place à un vide absolu, une obscurité si dense qu'elle semblait solide. C'était là que la boucle se refermait, là où le monde était recousu chaque matin.

Il s'élança. Derrière lui, le silence tomba d'un coup sur le campement. Alchi le Balaféré, le sabre levé sur le point de décapiter Maffeo, se figea comme une statue de sel. Les flèches s'arrêtèrent en plein vol, suspendues à des fils invisibles.

L'Architecte poussa un grognement de frustration. Le vent se leva, mais ce n'était plus le souffle du désert ; c'était un courant d'air glacé venant d'une bibliothèque oubliée, une bourrasque de poussière d'encre et de suie. Marco sentit le sol se dérober. La dune sous ses pieds devint liquide, puis immatérielle.

Il atteignit la déchirure. Il plongea sa main dans le néant. La sensation fut celle d'une brûlure glaciale, une morsure d'hiver qui lui dévora les doigts. Mais il ne recula pas. Il cherchait le levier, la faille, le point de rupture de cette éternité factice.

« Tu ne trouveras que le silence, » ricana la voix de l'Architecte, désormais proche, si

proche que Marco crut sentir une haleine de vieux papier contre sa nuque.

— Le silence est tout ce que je désire, répondit Marco.

Dans un dernier effort, il projeta son corps tout entier dans la faille. Il sentit ses souvenirs s'effiloche : le goût du vin de Malvoisie, le visage de la femme qu'il avait aimée à Venise, la texture de la soie de Hang-Tchéou. Tout ce qui faisait de lui un homme fut broyé par la répétition, réduit à l'état de poussière.

Le monde eut un sursaut de dégoût. La plaine de sel craqua sous une pression invisible. Marco vit, l'espace d'un battement de cil, l'envers du décor : des engrenages de bois noir et d'os, des roues de prière actionnées par des démons aveugles, et au centre, une figure drapée de ténèbres qui tenait les fils de sa vie.

Puis, le fracas d'un tonnerre de cendres.

L'obscurité l'engloutit. Pour la première fois depuis des éons, il n'y eut pas de cri de dromadaire. Il n'y eut pas de soleil de cuivre. Il n'y eut que le poids immense d'un repos qu'il n'osait pas encore nommer. Le désert brûlait encore, mais Marco Polo n'était plus là pour servir de combustible. Il était devenu la cendre, et dans la cendre, enfin, résidait la paix.

Chapitre 6

Le Mur de l'Aube

Le silence ne possédait pas la douceur d'une grâce, mais la pesanteur d'un linceul de plomb. Marco demeurait prostré dans la poussière de sel, le visage écrasé contre l'âcre froid de la steppe, attendant que la pointe de la flèche mongole vienne, comme à chaque occurrence, lui cueillir la vie au creux de la gorge. Les battements de son cœur, d'ordinaire réglés sur le rythme de l'embuscade, s'égrenaient dans le vide sans que le fer ne morde. Il n'y avait point de cri de dromadaire, point de fracas de sabots sur la terre craquelée, point de sifflement de soie dans l'air raréfié. Rien que le bourdonnement de son propre sang, un reflux de marée dans les conduits de ses oreilles, et cette absence de douleur, plus terrifiante encore que le trépas.

Il finit par relever la tête. Ses paupières, bordées de croûtes de sel et de fatigue, s'entrouvrirent sur un monde délavé. Le soleil de cuivre qui brûlait jadis la plaine de Lop avait disparu, remplacé par une lueur opaline, une aube statique qui ne semblait provenir d'aucun astre. Le ciel n'était plus qu'une voûte de parchemin humide, tendue à l'extrême, où les nuages stagnaient comme des taches d'encre sur un buvard. Marco se redressa sur ses coudes, sentant le lin de sa chemise, raidi par la sueur séchée de mille morts, craquer contre sa peau. Ses mains, couturées de cicatrices qui ne s'effaçaient plus, tremblaient alors qu'il tâtait le sol. Ce n'était plus du sable, mais une substance grise, fine comme de la cendre de buis, qui s'écoulait entre ses doigts sans laisser de trace.

Il se leva, les articulations criant leur calvaire sous sa pelisse de mouton râpée. Autour de lui, la caravane n'était plus qu'une procession de spectres pétrifiés. Les bêtes de somme, les ballots de cannelle et de poivre, les gardes à la face tannée, tout était figé dans une grisaille absolue. Alchi le Balafre se tenait à quelques pas, le bras

levé pour abattre son cimenterre, mais sa lame n'était plus qu'une arête de verre sombre, incapable de trancher l'instant. Marco s'approcha du guerrier. Il pouvait voir la trame grossière du cuir bouilli de son armure, l'odeur de cheval et de suif qui émanait encore de lui, mais l'homme était vide. Il n'était qu'une écorce, un souvenir maintenu en place par une volonté supérieure.

L'explorateur fit un pas, puis un autre, s'éloignant du centre de son martyr. À mesure qu'il progressait, le décor se délitait. Les montagnes à l'horizon, ces cimes d'argent qu'il avait si souvent contemplées avec l'espoir d'un passage, s'effilochaient comme des tapisseries mangées par les mites. Il pénétra dans ce qu'il comprit être le Vide de l'Aube, cet interstice entre les cycles où la réalité n'est plus qu'un brouillon. Ici, l'air avait le goût du métal froid et de la pierre ancienne.

Soudain, le sol se déroba non pas sous ses pieds, mais dans sa perception même. Il vit les engrenages.

C'était une architecture de cauchemar qui soutenait le monde. Des roues de bois noir, hautes comme des cathédrales, tournaient avec une lenteur de glacier, actionnées par des chaînes d'os poli. Chaque dent de ces rouages portait le nom d'un homme, d'une ville, d'un instant de douleur. Marco vit sa propre vie défiler sur une courroie de cuir tanné : Venise et ses canaux de nacre, les dômes d'or de Saint-Marc, puis l'interminable ruban de la route, les fièvres de l'Ormuz, et enfin cette boucle, ce nœud gordien de souffrance où il était enfermé.

Au centre de ce mécanisme, là où les ombres se densifiaient pour former un trône de ténèbres, siégeait l'Entité.

Elle ne ressemblait en rien aux démons des écritures, ni aux créatures de la mythologie chinoise. Elle était une extension de l'ombre du Grand Khan lui-même, une excroissance de pouvoir et de faim. Elle portait une robe de soie si noire qu'elle semblait aspirer la faible lumière de l'aube, et ses mains, démesurément longues,

manipulaient des fils d'argent qui s'enfonçaient dans la nuque des simulacres restés derrière. Son visage était un masque de porcelaine blanche, dépourvu de traits, à l'exception d'une bouche minuscule, un orifice de succion qui frémissait à chaque tour de roue.

Marco sentit une nausée métaphysique le submerger. Il comprit, avec la clarté d'un condamné, que sa douleur n'était pas un châtiment, mais une pitance. Chaque fois que le fer d'Alchi lui transperçait la gorge, chaque fois que la terreur l'envahissait au cri du dromadaire, cette chose se nourrissait de l'énergie de son agonie. Le Grand Khan n'était que le paravent de ce parasite, l'empire n'était qu'un immense pâturage où l'on récoltait la souffrance humaine pour alimenter l'éternité de ce spectre.

L'Entité tourna lentement son masque vers lui. Elle n'avait pas d'yeux, mais Marco sentit un regard d'une profondeur abyssale sonder les replis de son âme. Le choc fut tel qu'il tomba à genoux, les mains pressées contre ses tempes. Des images qu'il croyait avoir oubliées — le parfum de la cannelle dans la cuisine de son père, la douceur d'une main sur son front pendant les fièvres de l'enfance — furent arrachées de son esprit comme des pages d'un livre que l'on brûle. L'Entité ne se contentait pas de son sang ; elle dévorait sa substance même, son identité, pour combler le vide de sa propre existence.

« Pourquoi ? » articula-t-il, sa voix n'étant plus qu'un croassement de corbeau dans l'immensité du Vide.

Le son de sa parole sembla briser la mécanique. Un grincement de ferraille rouillée résonna dans l'espace. L'Entité ne répondit pas par des mots, mais par une sensation : une indifférence minérale, le mépris d'un horloger pour le ressort qu'il remonte chaque matin. Pour ce démiurge de l'ombre, Marco Polo n'était qu'une étincelle de conscience utile à la friction du temps, une huile nécessaire au mouvement de la roue.

Le Vénitien regarda ses mains. Elles commençaient à devenir translucides, laissant

apparaître la structure des os, puis la trame même du vide. Il réalisait l'ampleur de la prédation : la boucle n'était pas un cercle fermé, mais une spirale descendante. À chaque répétition, il perdait un peu plus de ce qui faisait de lui un homme, s'effaçant au profit de la machine. Bientôt, il ne resterait de lui qu'une impulsion nerveuse, un cri sans gorge, une peur sans sujet.

Une colère froide, née de l'épuisement absolu, commença à sourdre en lui. Si le monde n'était qu'un mécanisme de bois et d'os, alors il y avait un levier. Si l'Entité se nourrissait de sa répétition, alors la moindre déviation était un poison. Il fixa le masque de porcelaine, et pour la première fois depuis des siècles, il ne ressentit pas la peur de mourir, mais la volonté farouche de ne plus servir de combustible.

Le Vide de l'Aube commença à trembler. Les engrenages s'emballèrent, le bois noir gémissant sous une tension imprévue. Marco se releva, ses pieds s'enfonçant dans la cendre grise qui redevenait, par endroits, le limon fertile de la réalité. Il n'était plus le voyageur avide de merveilles, il était le grain de sable dans l'horloge de l'ombre.

L'Entité tendit une main vers lui, les fils d'argent s'agitant comme des serpents affamés. Le choc psychologique de la rencontre s'effaça devant une certitude brutale : pour briser le mur de l'aube, il ne fallait pas fuir le massacre, mais l'embrasser d'une manière que l'architecte n'avait pas prévue. Marco Polo, fils de Niccolò, citoyen de Venise et damné de la steppe, plongea sa main dans l'engrenage le plus proche, cherchant le point de rupture, cherchant le silence définitif que même l'ombre du Khan ne pourrait plus troubler.

Chapitre 7

Le Pacte de la Tisseuse

La poussière ne retombait jamais tout à fait dans ce repli du monde ; elle flottait, impondérable, comme une cendre d'empire suspendue dans l'air raréfié de la steppe. Marco sentit le froid du métal contre sa paume, non plus celui, tranchant, de la lame mongole qui lui visitait la gorge à chaque aube, mais celui, sourd et huileux, des rouages invisibles qui broyaient le temps sous ses pieds. L'obscurité n'était pas ici une absence de lumière, mais une matière épaisse, un velours de suie qui étouffait le râle des dromadaires et le craquement du bois sec dans les foyers mourants.

Il tourna la tête. Zaya se tenait là, assise sur un ballot de soieries moirées que l'humidité de la nuit n'avait pas réussi à ternir. Elle ne ressemblait en rien aux courtisanes de Venise, ni même aux beautés farouches des steppes du Nord. Elle était une tisseuse d'ombres, ses doigts longs et effilés manipulant une navette d'os noir qui semblait puiser son fil dans le vide même. Ses yeux, deux orbes de jade poli, ne reflétaient pas les braises du campement, mais une clarté intérieure, froide comme le marbre d'un sépulcre.

— Tu cherches le point de rupture, Vénitien, murmura-t-elle, et sa voix avait le timbre du parchemin que l'on froisse. Tu griffes la paroi de ta cellule avec des ongles de chair, espérant que le sang finira par dissoudre la pierre. Mais l'Architecte se repaît de ton sang. Chaque goutte versée par la main d'Alchi est un grain de sable de plus dans le sablier de ton agonie.

Marco se redressa, ses articulations criant sous le poids de mille morts accumulées. Il sentait la rugosité de sa tunique de lin, imprégnée de la sueur de ses terreurs passées, et l'odeur de la graisse de mouton rance qui émanait des outres. Tout était trop réel,

trop tangible pour n'être qu'un songe, et pourtant, tout était faux.

— L'entité... commença-t-il, la gorge sèche. Elle attend le cri. Elle attend le sifflement des flèches.

Zaya cessa son mouvement. Le fil d'argent qu'elle tendait entre ses mains vibra.

— Elle se nourrit de la discordance, Marco Polo. Elle boit la haine du bourreau et l'effroi de la victime. C'est un festin de fer et de fiel qui ne finit jamais. Pour briser le cercle, pour que le mécanisme s'enraye et que le Grand Khan de l'Ombre s'étouffe de silence, il te faut offrir un paradoxe. Une itération si pure qu'elle ne contient aucune prise pour ses crocs.

Elle se leva, la fluidité de ses mouvements rappelant celle de l'eau s'écoulant sur une dalle de schiste. Elle s'approcha de lui, et Marco perçut l'odeur de la myrrhe et de la terre ancienne qui émanait de ses voiles.

— Écoute bien, car l'aube ne tardera pas à poindre sur les crêtes de l'Altaï. Le cycle ne se rompra que si, au moment où le premier rayon frappera le sable, personne ne meurt de la main d'autrui. La violence est le ciment de cette prison. Si tu veux que les murs s'effondrent, tu dois substituer au massacre une offrande. Un sacrifice qui ne naît pas de la colère, mais d'une volonté souveraine. Une fin volontaire, Marco. Un repos choisi avant que le fer ne l'impose.

Marco recula d'un pas, ses bottes de cuir souple s'enfonçant dans le limon gris.

— Tu me demandes de les tuer ? Mes propres compagnons ? Mon père ? Mon oncle ? De devenir moi-même l'instrument de cette horreur ?

Zaya esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Si tu les tues, tu ne fais que changer de masque. Tu deviens Alchi, et le sang reste du sang. Non. Ils doivent accepter le silence. Ils doivent s'offrir au néant avant que la boucle ne les réclame. Tu dois les mener au bord de l'abîme et leur faire comprendre que la chute est plus douce que la répétition du supplice. Un sacrifice sans haine, un départ sans bourreau. C'est l'unique poison capable de paralyser l'Architecte.

Elle tendit la main et effleura la cicatrice invisible que Marco portait à la gorge, là où, d'ordinaire, le fer mongol trouvait son chemin.

— Prépare la cène de cendres, Vénitien. Convaincs-les que le repos est une conquête, et non une défaite. Si une seule goutte de sang est versée par une main étrangère, si un seul de tes hommes lève son épée pour se défendre, la roue tournera encore. Et la prochaine fois, tu n'auras plus de mémoire pour te guider.

Elle s'effaça dans les replis de la nuit, ne laissant derrière elle que le cliquetis d'une navette d'os tombée sur la pierre. Marco resta seul face à l'immensité de la steppe qui commençait à blanchir. Au loin, dans le campement, il entendit le premier grognement d'un dromadaire s'éveillant. Le temps pressait.

Il se dirigea vers la tente de Niccolò et Maffeo. Ses pas étaient lourds, chargés de la responsabilité d'un prophète de malheur. L'intérieur de la tente sentait le cuir tanné et le tabac de contrebande. Son père dormait, le visage paisible, ignorant que dans quelques instants, son crâne serait fendu par une hache de guerre. Marco s'agenouilla près de lui, observant les rides qui marquaient son front, des sillons creusés par les ambitions de Venise et les poussières de l'Orient.

Il ne ressentait plus de pitié, seulement une lassitude immense, une volonté de fer de clore ce livre une bonne fois pour toutes. Il sortit de sa ceinture une fiole de verre sombre, un onguent de pavot et de mandragore qu'il avait réussi à soustraire à l'oubli lors d'une précédente vie.

— Père, chuchota-t-il, la voix étranglée par une émotion qu'il croyait avoir perdue. Il n'y a pas d'or au bout de cette route. Il n'y a que le silence. Et le silence est la seule richesse que nous puissions encore emporter.

Il commença à verser le liquide dans les coupes de vin posées sur la table basse en bois de cèdre. Ses mains ne tremblaient pas. Il voyait déjà, à travers les parois de la tente, les ombres des cavaliers mongols se masser sur la colline, figures de proue d'un cauchemar immuable. Alchi le Balafre devait déjà sangler sa brigandine de plaques de fer, vérifiant le tranchant de son sabre courbé.

Marco se redressa. Il devait maintenant réveiller les autres. Il devait leur parler de la Tisseuse, du paradoxe, et de la beauté d'une mort qui ne serait pas un cri, mais un soupir. Il devait transformer cette caravane de marchands avides en une procession de saints volontaires, marchant vers le néant pour priver un dieu cruel de sa pâture.

Le vent se leva, faisant claquer la toile de la tente. C'était le vent de l'aube, celui qui apportait d'ordinaire l'odeur du sang et de la poussière soulevée par les sabots des chevaux. Mais cette fois, Marco Polo humait autre chose : l'odeur âcre et salvatrice de la fin.

Il sortit de la tente et fit face à l'horizon. Le soleil pointait une lueur blafarde, une lame de lumière blanche tranchant l'obscurité. Il vit la silhouette massive d'Alchi apparaître sur la crête, immobile, attendant le signal pour lancer la charge. Le centurion semblait hésiter, comme si la trame du monde, d'ordinaire si serrée, commençait à s'effiloche.

— Viens, instrument de l'ombre, murmura Marco en portant la coupe à ses propres lèvres. Viens trouver une table vide. Viens chercher des âmes qui ne t'appartiennent plus.

Il but le vin amer, sentant la chaleur du poison se répandre dans ses veines, une

étrainte glacée qui promettait le repos. Autour de lui, dans le camp, le silence s'installa, un silence profond, anormal, un vide que même le vent ne parvenait plus à combler. Les compagnons de Marco, un à un, avaient accepté le pacte. Ils gisaient désormais sur leurs tapis de prière ou sur leurs ballots de laine, les yeux ouverts sur une éternité qu'ils avaient eux-mêmes choisie.

L'Architecte, tapi dans les replis de la réalité, dut hurler de frustration. Le rouage s'arrêta brusquement. Un craquement titanesque déchira l'air, comme si la voûte céleste elle-même se brisait. La steppe commença à se dissoudre, les grains de sable se transformant en flocons de cendre blanche qui s'évanouissaient avant de toucher le sol.

Alchi lança son cheval au galop, mais sa silhouette se désagrégeait à chaque foulée. Son cri de guerre ne fut qu'un écho lointain, une plainte de fantôme balayée par l'oubli. Marco sentit ses membres s'engourdir, son cœur ralentir jusqu'à n'être plus qu'un battement sourd, puis plus rien.

La lumière devint aveuglante, une blancheur absolue qui dévorait les formes et les souvenirs. Il n'y avait plus de Route de la Soie, plus de Grand Khan, plus de Venise. Il n'y avait que le silence définitif d'un tombeau qui ne s'ouvrirait plus jamais, le repos des cendres enfin accordé au voyageur qui avait épuisé tous les chemins de l'enfer.

Chapitre 8

L'Anomalie Finale

Le cri du dromadaire, cette plainte déchirante qui racle le fond de la gorge et s'étrangle dans l'air raréfié de la steppe, fut encore une fois le signal de l'horreur. Marco ouvrit les paupières, mais le sable s'y était déjà logé, irritant la cornée d'un homme qui n'avait plus de larmes pour laver son regard. Sous lui, le tapis de selle exhalait l'odeur de la bête en sueur et du thé rance, un parfum de fin du monde qu'il connaissait par cœur, note après note, comme un musicien connaît sa partition la plus sombre. Autour de la caravane, le vent de l'an de grâce 1275 charriait la promesse du fer.

Il ne se leva pas avec la hâte du marchand craignant pour ses ballots de soie ou ses épices. Il se redressa avec la lenteur d'un spectre. Ses mains, parcheminées par des siècles de soleils identiques, tâtonnèrent le lin de sa tunique, cherchant la trace de la plaie qui, dans quelques instants, s'ouvrirait à nouveau à la base de son cou. La cicatrice n'était pas là, car la chair se réinitialisait toujours, mais la douleur, elle, possédait une mémoire que le temps ne parvenait pas à effacer.

Le premier sifflement fendit l'air. Une flèche mongole, empennée de plumes de rapace, vint se ficher dans le flanc d'un porteur d'eau. Le cri de l'homme fut étouffé par le bouillonnement du sang dans ses poumons. Marco regarda le corps s'effondrer, notant pour la millième fois la manière dont la poussière d'ocre s'agglutinait sur la plaie béante. C'était une chorégraphie de mort immuable, une mécanique céleste dévoyée où chaque atome de souffrance était pesé, mesuré, répété.

Puis, le sol trembla. Le galop des chevaux mongols n'était plus un bruit de sabots, mais un battement de cœur tellurique. Alchi le Balafre surgit de la crête de la dune, sa

silhouette massive découpée sur un ciel qui commençait déjà à perdre sa limpidité. Son armure de cuir bouilli, renforcée de lamelles de fer noircies par la suie, luisait d'un éclat gras. La cicatrice qui barrait son visage, de l'oreille à la mâchoire, semblait une faille ouverte dans une idole de pierre. Il brandissait son cimenterre, une lame courbe dont le fil avait déjà goûté à la vie de Marco plus de fois qu'il n'y avait de grains de sable dans un sablier.

D'ordinaire, Marco fuyait. D'ordinaire, il luttait avec l'énergie du désespoir, griffant le sol, hurlant des prières en vénitien que les dieux de la steppe n'entendaient pas. Mais aujourd'hui, l'ennui métaphysique avait dévoré la peur. Il se tint debout, les bras ballants, les pieds ancrés dans cette terre ingrate qui refusait de devenir son tombeau définitif.

Alchi lança son destrier au galop, le museau de la bête écumant une bave blanchâtre. Le centurion poussa son cri de guerre, un rugissement guttural qui aurait dû glacer le sang de n'importe quel mortel. Mais Marco ne cilla pas. Il fixa les yeux d'Alchi, ces pupilles sombres et fixes où ne brillait aucune lueur de conscience, seulement l'automatisme d'un outil bien huilé.

À quelques pas de l'impact, Marco leva la main. Ce n'était pas un geste de défense, mais un geste de commandement, ou peut-être de pitié.

« Arrête-toi, Alchi, » dit-il d'une voix sourde, une voix qui semblait sortir d'un puits profond et oublié. « Regarde la poussière à tes pieds. Elle ne retombe jamais de la même manière, et pourtant, tu es là, encore une fois, esclave du même geste. »

Le cheval se cabra, surpris par cette absence de fuite. Les sabots martelèrent l'air, manquant de peu le visage de Marco. Alchi, déstabilisé par cette anomalie dans la boucle, ramena violemment les rênes. Son visage de cuir ne trahit aucune émotion, mais son bras, prêt à frapper, resta suspendu dans l'azur.

« Tu ne te souviens pas du goût du fer dans ma gorge ? » reprit Marco, faisant un pas vers le géant de muscle et de haine. « Tu ne sens pas l'odeur de la suie qui imprègne ton haubert depuis des éternités ? Regarde tes mains, Alchi. Elles sont calleuses à force de tenir cette garde, mais elles ne saisissent que du vide. Nous sommes les jouets d'une ombre qui se repaît de notre agonie. »

Autour d'eux, le massacre continuait, mais les bruits commençaient à s'étouffer, comme si on avait jeté un voile de laine sur le monde. Les cris des mourants devinrent des murmures lointains. Le ciel, jusqu'alors d'un bleu implacable, vira brusquement au bitume. Une substance épaisse, visqueuse, semblait couler du zénith, dévorant les nuages. C'était la couleur de l'encre de Chine mêlée à la poix, une obscurité liquide qui pesait sur les épaules des condamnés.

Alchi descendit de sa monture. Ses bottes de feutre s'enfoncèrent dans le sable avec un bruit de craquement sec, comme si le sol devenait fragile, prêt à se briser. Il s'approcha de Marco, son cimenterre pointé vers le plexus du voyageur.

« Qui es-tu ? » grogna le Mongol. Sa voix était un râle, le son de deux pierres que l'on frotte l'une contre l'autre. C'était la première fois qu'il parlait. La première fois que le scénario déraillait.

« Je suis celui qui t'a vu mourir et renaître mille fois, comme tu m'as tué mille fois, » répondit Marco avec une douceur cruelle. Il tendit les doigts et toucha la lame froide du cimenterre. « Sens-tu comme le métal est las ? Sens-tu comme ce monde s'effiloche sous nos pas ? Ce n'est pas la Route de la Soie, Alchi. C'est une cage de verre où une entité nous observe, attendant que nous versions la goutte de sang qui la nourrira. »

Il désigna l'horizon. Là où les dunes auraient dû s'étendre à l'infini, la réalité se déchirait. Des pans entiers de paysage s'effondraient, révélant un néant grisâtre derrière la façade du désert. Les tentes des marchands se dissolvaient en flocons de cendre blanche qui flottaient dans l'air immobile sans jamais toucher le sol. Les

chameaux, les serviteurs, les autres soldats mongols n'étaient plus que des silhouettes de fumée, des échos visuels d'une scène qui n'avait plus de raison d'être.

Alchi regarda sa propre main. Le cuir de son gant commençait à se transformer en une poussière fine, révélant une absence de chair en dessous, une simple trame de ténèbres. La panique, une émotion qu'il n'était pas censé posséder, déforma son visage balaféré.

« Qu'as-tu fait ? » hurla-t-il, mais sa voix s'amincissait, perdant de sa substance.

« Je nous ai réveillés, » murmura Marco. « J'ai brisé la symétrie. L'Architecte ne peut plus se nourrir d'une douleur qui se sait observée. »

Le ciel de bitume s'abaissa encore, comme un plafond de pierre noire s'écrasant sur eux. L'odeur du soufre et de l'ozone remplaça celle du thé et de la sueur. Le vent cessa totalement de souffler. Le silence qui s'installa n'était pas celui d'une nuit paisible, mais celui d'un vide absolu, d'une page que l'on déchire.

Marco sentit ses propres membres s'engourdir. Le poids de ses voyages, de ses mensonges, de ses découvertes et de ses morts successives s'évaporait. Il regarda Alchi, qui n'était plus qu'une ombre chancelante dans la pénombre croissante. Le centurion lâcha son arme. Le cimenterre, en touchant le sol, ne produisit aucun son de métal ; il s'évanouit simplement, comme une pensée oubliée au réveil.

« Regarde, Alchi, » dit Marco une dernière fois, alors que ses yeux se voilaient d'une blancheur laiteuse. « La lumière arrive. Pas celle du soleil, mais celle de la fin. »

L'obscurité bitumineuse fut soudain transpercée par des éclairs de néant, des déchirures de lumière froide qui dévoraient les dernières parcelles de la steppe. La réalité tout entière trembla sur ses bases, un craquement titanesque qui semblait provenir des fondations mêmes de l'univers. Le sable sous leurs pieds devint

immatériel, une brume qui ne portait plus rien.

Marco Polo ferma les yeux. Pour la première fois depuis des éons, il ne craignait pas le réveil. Il ne craignait pas le cri du dromadaire. Il sentait le repos des cendres s'approcher, une paix définitive, un tombeau de silence où plus aucun Grand Khan, plus aucun Architecte, plus aucun souvenir ne viendrait le tourmenter. Le cycle était rompu. Le voyageur avait enfin épuisé tous les chemins de l'enfer.

Le monde disparut dans un dernier soupir de poussière.

Chapitre 9

La Gorge du Silence

Le cri du dromadaire s'éleva, strident, déchirant la nappe de brume ocre qui stagnait sur la passe de la Gorge du Silence. C'était le signal, l'entame de la symphonie de fer et de sang que Marco Polo avait apprise par cœur, note après note, agonie après agonie. Il sentit l'air sec brûler ses bronches, le goût de l'alun et de la poussière sur sa langue parcheminée. Autour de lui, la caravane s'ébrouait dans un fracas de bois sec et de cuirs grinçants. Nicolò, son père, ajustait son baudrier de cuir bouilli avec la même précision mécanique que les mille fois précédentes, ses doigts calleux glissant sur la boucle d'argent avec une dévotion de moine.

Mais aujourd'hui, la trame du destin présentait des accrocs invisibles.

Marco observa ses mains. Sous ses ongles, la terre noire de la veille — ou était-ce celle d'un siècle passé ? — témoignait de son labeur nocturne. Tandis que le campement sombrait dans le sommeil lourd des condamnés, il avait rampé parmi les bêtes et les râteliers d'armes. Il n'avait pas cherché à fuir ; on ne s'échappe pas d'un cercle. Il avait cherché à corrompre la machine.

Le premier cavalier mongol apparut sur la crête, une silhouette de jais découpée sur un ciel d'un bleu de cobalt, presque solide. C'était Alchi. Le Centurion portait sa lourde armure de lamelles de fer liées par des lanières de soie brute. Son visage, barré par cette cicatrice livide qui semblait encore suinter le pus et la gloire, ne reflétait aucune émotion, sinon la certitude de la faux. Il leva son arc composite, un chef-d'œuvre d'os et de nerf, et décocha la première flèche.

D'ordinaire, ce trait de sifflet devait transpercer la gorge du guide sarrasin. Mais la

flèche, dont Marco avait discrètement entaillé l'empennage et affaibli la pointe à la chaux vive, décrivit une courbe erratique et molle, venant se fichier sans force dans le sable, à quelques pas d'une outre percée.

Un silence anormal, épais comme une étoffe de laine grasse, retomba sur la gorge.

Alchi fronça les sourcils, un mouvement de chair que Marco n'avait jamais vu en trois cents cycles. Le Centurion lança le signal de la charge. Les sabots des chevaux mongols devaient tonner comme le jugement dernier sur la pierre de la steppe. Au lieu de cela, ce fut un concert de craquements sourds. Marco avait passé la nuit à saboter les fers, à limer les clous jusqu'à la rupture, à mêler du sable fin à la graisse des onguents pour les sabots.

Les montures trébuchèrent. Un cheval de tête s'effondra dans un gémissement de bête brisée, projetant son cavalier dans la poussière. Les autres, entravés par la chute de leurs pairs et par les sangles des selles que Marco avait partiellement sectionnées au rasoir, se cabrèrent dans un désordre grotesque. La chorégraphie de la mort, d'ordinaire si fluide, si parfaite dans son horreur, s'enrayait. Les Mongols, ces fils du vent et de la steppe, se retrouvaient au sol, empêtrés dans leurs propres harnachements, leurs cimenterres sortant de fourreaux dont les entrées avaient été martelées pour résister au fer.

« Qu'est-ce que... » murmura Nicolò, la main sur la garde de son épée qui refusait de quitter son logis de cuir.

Marco ne répondit pas. Il contemplait le chaos avec une satisfaction amère. Il voyait les guerriers de l'ombre tenter de se relever, leurs mouvements saccadés, comme des marionnettes dont on aurait emmêlé les fils. La violence était là, mais elle était muette, privée de son exutoire habituel. Le sang ne coulait pas. La gorge, qui aurait dû être un abattoir résonnant de cris, n'était plus qu'un théâtre d'ombres maladroites.

C'est alors que le soleil s'éteignit. Non pas comme lors d'une éclipse, mais comme une bougie que l'on mouche entre deux doigts de géant.

Le ciel vira au jaune de soufre, une teinte malade qui semblait sourdre des rochers eux-mêmes. Le vent se tut brusquement. Le silence devint si dense qu'on aurait pu l'entendre vibrer contre les parois de la gorge. Marco sentit une pression insoutenable sur ses tympans. L'air devint lourd, chargé d'une odeur d'ozone et de charogne ancienne.

Au centre de la passe, là où Alchi tentait de redresser sa monture agonisante, l'espace se déchira. Ce n'était pas une déchirure physique, mais une insulte à la vision, une tache de néant absolu qui dévorait la lumière. De cette obscurité émana une voix qui n'en était pas une, un froissement de parchemins millénaires, un craquement de glace noire.

« Tu as osé toucher aux rouages, voyageur. »

L'Architecte se manifesta. Ce n'était qu'une silhouette immense, drapée dans des voiles de poussière qui semblaient tissés avec les cendres des cités disparues. Il n'avait pas de visage, seulement deux orbes d'une lueur de cuivre froid qui fixaient Marco avec une faim insatiable. Sous ses pieds, le sable commença à bouillir.

Une tempête se leva en un instant, un simoun surnaturel qui ne venait pas de l'horizon mais du sol même. Les grains de sable n'étaient plus de la roche broyée, mais des éclats de verre, des fragments de souvenirs, des dents de temps qui venaient lacérer la peau. Marco vit ses compagnons disparaître dans le tourbillon ocre. Leurs cris étaient étouffés par le hurlement du vent qui portait en lui les gémissements de tous ceux qui étaient morts dans cette gorge depuis le commencement des âges.

« Le cycle est à moi ! » hurla Marco contre la tempête, ses vêtements de lin se déchirant sous l'assaut des particules. « Tu te nourris de notre agonie, mais je t'offre

le néant ! Je t'offre l'imprévu ! »

L'entité leva un bras immense, une branche de bois mort pétrifié. La tempête redoubla de violence. Le sable s'engouffra dans la bouche de Marco, lui brûlant la gorge, cherchant à le forcer à genoux, à le ramener à l'état de victime soumise. Les chevaux étaient dépecés vifs par le vent abrasif, leurs carcasses transformées en squelettes blanchis en quelques battements de cœur. Alchi le Balafre, réduit à une silhouette de poussière, tentait encore de frapper le vide de son moignon d'épée, automate brisé dans une machine qui s'effondrait.

Le monde autour de Marco se désintégrait. Les parois de la gorge s'effritaient comme du vieux papier. La réalité perdait sa texture, sa couleur, sa raison d'être. Il ne restait que l'Architecte et le voyageur, face à face dans un cyclone de débris métaphysiques.

L'entité s'approcha, chaque pas faisant trembler les fondations de l'univers. Elle voulait le sang. Elle voulait la répétition. Elle voulait que Marco reprenne sa place dans la caravane, que la flèche retrouve sa trajectoire, que le fer lui transperce à nouveau la gorge pour la millième fois, afin que l'énergie de sa douleur puisse alimenter ce moteur d'éternité.

Mais Marco Polo, le fils de Venise, l'homme qui avait cartographié les confins du monde, ne bougea pas. Il plongea sa main dans son giron et en sortit une petite fiole de verre qu'il avait dérobée aux bagages d'un alchimiste persan lors d'une boucle précédente. Elle ne contenait pas d'élixir, mais un vide absolu, un fragment de silence pur qu'il avait cultivé dans les replis de sa mémoire, là où l'Architecte ne pouvait pas lire.

Il brisa la fiole au sol.

Le choc ne produisit aucun son, mais une onde de choc incolore balaya la tempête. Le sable se figea en plein vol, suspendu comme des milliers d'étoiles mortes.

L'Architecte poussa un cri qui fit saigner les yeux de Marco, un hurlement de frustration divine. La lumière jaune fut aspirée par le vide que Marco avait libéré.

La réalité tout entière trembla sur ses bases, un craquement titanesque qui semblait provenir des fondations mêmes de l'univers. Le sable sous leurs pieds devint immatériel, une brume qui ne portait plus rien. Marco sentit le sol se dérober, non pas vers une chute, mais vers une absence.

Il regarda une dernière fois le visage d'Alchi, dont la cicatrice s'effaçait comme un dessin sur l'eau. Le Centurion n'était plus un bourreau, mais une écorce vide. La haine, la peur, la soif, tout s'évaporait dans la blancheur laiteuse qui envahissait l'espace.

Marco Polo ferma les yeux. Pour la première fois depuis des éons, il ne craignait pas le réveil. Il ne craignait pas le cri du dromadaire. Il sentait le repos des cendres s'approcher, une paix définitive, un tombeau de silence où plus aucun Grand Khan, plus aucun Architecte, plus aucun souvenir ne viendrait le tourmenter. Le cycle était rompu. Le voyageur avait enfin épuisé tous les chemins de l'enfer.

Le monde disparut dans un dernier soupir de poussière.

Chapitre 10

Le Sacrifice des Ombres

La blancheur n'était point un vide, mais un trop-plein de lumière aveugle, une page de parchemin grattée jusqu'à l'os où les ombres de la steppe n'étaient plus que des taches d'encre diluées par les larmes d'un dieu las. Marco sentit le poids de ses propres membres, non plus comme de la chair et de l'os, mais comme du plomb fondu coulé dans des moules d'argile. Ses bottes de cuir bouilli, autrefois craquelées par le sel des déserts du Lop, ne foulèrent plus le sable, mais une substance immatérielle, tiède comme le sang d'un agneau sacrifié.

À ses côtés, Zaya n'était plus qu'une silhouette de suie découpée dans cet éblouissement. Sa robe de soie grège flottait sans vent, ses mains, dont les ongles étaient encore noirs de la terre des mausolées, cherchaient les siennes. Elle ne parlait pas avec des mots — le langage était une invention des hommes qui craignaient le silence — mais par une pression de ses doigts glacés sur les cicatrices de ses poignets.

— Regarde, voyageur, semblait dire son souffle, regarde ce que tu as tissé avec tes mensonges et tes merveilles.

Devant eux, le mécanisme de l'éternité se manifestait enfin. Ce n'était point une horloge de cuivre ou une machine d'astrolabe, mais un immense métier à tisser dont les fils étaient faits de poussière d'or et de gémissements. Chaque passage de la navette recréait le cri du dromadaire, le sifflement de la flèche mongole et le goût du fer dans la gorge de Marco. Le temps n'était qu'une étoffe circulaire, un linceul sans fin que le Grand Khan portait sur ses épaules pour masquer la nudité du néant.

Marco leva les mains. Elles tremblaient, non de peur, mais d'une lassitude qui remontait aux premiers jours de la Genèse. Il voyait, enchâssés dans la trame du monde, les reflets de sa propre gloire : les coupoles de Venise miroitant sous la lune, l'odeur du safran dans les marchés de Cambaluc, le velours cramoisi des doges. Tout cela n'était que l'appât. Pour chaque merveille décrite dans ses récits, une goutte de sang avait été versée dans cette boucle. Pour chaque palais de marbre, une lieue de désert brûlant avait été gravée dans son âme.

Zaya guida ses mains vers le cœur du métier. Là, un fil unique, plus sombre que les autres, vibrait d'une lueur de poix. C'était le fil de la mémoire. Le fil de l'identité. Tant que Marco Polo se souviendrait d'avoir été Marco Polo, le fils de Niccolò, le favori de Kubilaï, l'homme aux mille cités, le monde ne pourrait pas mourir. Il était l'ancre qui retenait le navire des morts dans le port de l'agonie.

— Pour que le sable s'arrête de couler, murmura-t-elle, il faut que le sablier lui-même soit réduit en poussière. Tu ne dois plus être celui qui a vu. Tu dois devenir celui qui n'a jamais été.

L'explorateur sentit une révolte sourde agiter ses entrailles. Renoncer à ses souvenirs, c'était accepter une mort plus définitive que celle du fer. C'était effacer le Rialto, oublier le visage de son père, nier le parfum des épices qui montait des cales des galères. C'était devenir un mendiant de l'esprit, une outre vide jetée sur le bord d'un chemin que personne n'emprunterait plus.

Il regarda ses mains parcheminées. Les lignes de sa paume étaient des routes qu'il avait parcourues, des fleuves qu'il avait traversés. Il vit l'ombre d'Alchi le Balafre passer derrière le voile de la réalité, son sabre levé pour la millième fois, une marionnette de cuir et de haine attendant que le fil soit tiré pour frapper à nouveau. La répétition était une insulte à la dignité de la souffrance.

Marco saisit le fil de poix. Il était brûlant, rugueux comme une corde de chanvre

imprégnée de sel. Zaya plaça un petit couteau d'obsidienne entre ses doigts. La lame était si noire qu'elle semblait absorber la lumière environnante, un fragment de nuit pure arraché au début des temps.

— Tranche, Marco. Tranche le voyageur. Ne laisse que le silence.

Il ferma les yeux. Une dernière image s'imposa à lui : un coucher de soleil sur la lagune, où l'eau et le ciel se confondaient dans une harmonie d'ocre et de bleu. Il sentit l'humidité de l'air vénitien sur sa peau, le cri des mouettes, le balancement d'une gondole attachée à un pieu de bois vermoulu. C'était sa patrie. C'était son mensonge.

D'un geste sec, dénué de toute théâtralité, il tira la lame à travers le fil.

Le craquement ne fut pas celui d'une corde qui rompt, mais celui d'un continent qui se déchire. Un hurlement muet s'éleva de la trame. Marco sentit ses souvenirs s'échapper par la plaie béante, comme une hémorragie de lumière. Venise s'effaça. Le palais de Xanadu s'effondra dans un nuage de poussière incolore. Le visage de son père se délava, devenant une tache floue, puis rien. Ses propres titres, ses richesses imaginaires, ses récits dictés dans la pénombre d'une prison génoise, tout fut aspiré par le vide.

Il ne sentait plus le froid. Il ne sentait plus la faim. La douleur du fer dans sa gorge, cette vieille amie qui l'accompagnait à chaque aube, se mua en une simple sensation de passage, une porte qui se fermait doucement.

Le métier à tisser se désintégra. Les fils d'or devinrent des grains de sable ordinaires, tombant en cascade dans un abîme sans écho. Zaya elle-même commença à se dissoudre, ses traits s'évanouissant comme une fumée de santal dans une église vide. Elle lui adressa un dernier regard, non plus de reproche ou de guide, mais de reconnaissance. Elle aussi était libérée de son rôle de spectre.

Marco Polo n'était plus. Il ne restait qu'une conscience sans nom, une étincelle s'éteignant sous une couche de cendres froides. La steppe, la Route de la Soie, le Grand Khan et les flèches mongoles n'étaient plus que des fables racontées par un fou à une ombre.

Le temps, comme un fleuve dont on aurait enfin brisé le barrage de glace, reprit son cours lent et majestueux vers l'oubli. Il n'y avait plus de boucle. Il n'y avait plus de châtiment. Il n'y avait que l'obscurité paisible d'un tombeau qui n'avait jamais été ouvert, et le repos immense d'une terre qui ne se souvenait plus d'avoir porté les pas d'un homme.

Le dernier grain de sable s'arrêta de vibrer. Le silence ne fut pas une absence de bruit, mais une plénitude.

Tout était accompli.

Chapitre 11

Le Repos des Cendres

Le cri n'est pas venu.

D'ordinaire, l'aube se levait comme une plaie béante sur la steppe, inaugurant le déchirement strident du dromadaire que l'on égorgeait pour le plaisir du sang. Mais ce matin-là, la lumière ne fut qu'une lueur de suif, grise et incertaine, filtrant à travers un voile de poussière si dense qu'il semblait figer l'air lui-même. Marco Polo ouvrit les paupières. Ses cils étaient collés par un givre de sel et de sable. Il attendit, les muscles contractés, le sifflement de la première flèche mongole, celle qui devait, par une géométrie immuable, venir se ficher dans le bois de la charrette, juste au-dessus de sa tempe.

Rien.

Le silence n'était pas le calme d'un campement qui s'éveille, mais une chape de plomb, lourde comme la pierre d'un sépulcre. Marco se redressa avec une lenteur de vieillard. Ses articulations ne craquèrent pas sous l'effet de la fatigue habituelle du combat, mais avec le bruit sec d'un bois mort que l'on brise. Il baissa les yeux sur ses mains. Elles n'étaient plus les mains d'un marchand de Venise, calleuses et vigoureuses, prêtes à saisir le fer ou l'or. Elles étaient des parchemins roussis, des griffes de cuir tanné où les veines ne battaient plus qu'au rythme d'un cœur agonisant.

Il n'y avait plus de campement.

Autour de lui, la caravane de l'an de grâce 1275 s'était muée en un charnier de poussière. Les ballots de soie, autrefois si chatoyants qu'ils semblaient contenir la

lumière du Levant, n'étaient plus que des lambeaux de grisaille, des toiles d'araignées géantes que le vent déchiquetait sans effort. Les coffres de bois de cèdre, qui jadis recelaient les épices de l'Inde et les secrets du Cathay, s'étaient affaissés sur eux-mêmes, dévorés par les siècles. Le poivre et la cannelle s'étaient mêlés à la terre stérile, ne laissant qu'une odeur de moisi et de cendre froide.

Marco se leva, ses pieds s'enfonçant dans une substance qui n'était plus du sable, mais une fine poudre d'ossements broyés. Il fit quelques pas parmi les vestiges de son ancienne prison. À sa gauche, il reconnut ce qui restait d'Alchi le Balaféré. Le géant mongol, ce centurion de cauchemar qui l'avait percé de sa lance un millier de fois, n'était plus qu'une carcasse de fer rouillé et d'os blanchis. Son armure de cuir bouilli s'était rigidifiée, emprisonnant une cage thoracique où nichaient désormais les scorpions de la steppe. La cicatrice qui barrait autrefois son visage n'était plus qu'une fêlure dans un crâne dénudé, une brèche offerte au néant.

Il n'y avait plus de haine. Il n'y avait plus de peur.

L'explorateur marcha vers le centre de ce qui fut autrefois le cercle des chariots. Il chercha l'ombre du Grand Khan, cette entité qui, dans les replis du temps, s'était nourrie de ses rôles et de ses recommencements. Il ne trouva qu'une dune de sable gris, surmontée d'un étendard en lambeaux dont les motifs n'étaient plus lisibles. L'architecte de sa douleur s'était évaporé avec la boucle, laissant derrière lui une demeure vide, un palais de poussière où le vent était le seul souverain.

Marco s'arrêta devant une forme à demi ensevelie. C'était une outre en peau de chèvre, devenue dure comme de l'obsidienne. Il la toucha du bout des doigts et elle tomba en poussière, révélant qu'elle était vide depuis des siècles. La soif ne le tourmentait plus. La faim n'était qu'un souvenir lointain, une sensation absurde appartenant à un homme qui n'existait plus. Il regarda l'horizon. La Route de la Soie n'était plus qu'une cicatrice pâle sur le flanc de la terre, un chemin menant de nulle part à l'oubli.

Il se souvint de Venise, de l'eau verte des canaux, de l'odeur du sel marin et du tintement des cloches de Saint-Marc. Ces images lui parurent plus irréelles que les massacres qu'il avait vécus en boucle. Tout cela n'était que fables. Le monde n'était pas un jardin de merveilles à conquérir, mais un immense tombeau que le temps finissait toujours par refermer.

Il sentit le froid monter en lui. Ce n'était pas le froid de la nuit du désert, mais une fraîcheur apaisante, une caresse de marbre. Ses jambes fléchirent. Il se laissa glisser au sol, le dos appuyé contre la roue pétrifiée d'un chariot qui n'irait plus jamais nulle part. Le bois, autrefois solide chêne de Dalmatie, s'effrita sous son poids.

Il ferma les yeux.

Pendant des éternités, il avait lutté pour garder sa mémoire intacte, pour ne pas oublier le nom de son père, le goût du vin ou la douleur de l'acier. Il avait cru que sa mémoire était sa seule arme contre l'éternité du supplice. Il comprenait maintenant qu'elle était sa dernière chaîne. Pour être libre, il devait tout abandonner : les palais de Xanadu, les flèches mongoles, les visages de ses compagnons sacrifiés, et même son propre nom.

Le vent se leva, plus fort cette fois. Il ne portait plus les cris des guerriers ou les gémissements des blessés. Il chantait une mélodie sans notes, le murmure des grains de sable qui s'entrechoquent. Marco Polo laissa sa tête retomber contre la jante de bois mort. La lumière du jour déclinait déjà, ou peut-être était-ce sa propre vue qui s'éteignait, comme une mèche de lampe parvenant au bout de son huile.

Il n'y avait plus de miracle. Plus d'or. Plus de Route de la Soie.

Une dernière pensée effleura son esprit, légère comme une plume de faucon : il n'y aurait pas d'autre réveil. Pas d'autre aube sanglante. Pas d'autre cri. Le cycle était

rompu, non par un acte d'héroïsme, mais par l'épuisement définitif du destin. La terre reprenait ses droits. La poussière retournait à la poussière.

Une fine couche de sable commença à recouvrir ses bottes de cuir craquelé, puis ses genoux, puis ses mains parcheminées. Il ne lutta pas. C'était une couverture de laine douce, un linceul tissé par les siècles pour l'homme qui avait voyagé plus loin que n'importe quel autre, jusqu'aux confins du temps lui-même.

Le silence devint absolu. Ce n'était pas l'absence de bruit, mais la présence d'une paix si vaste qu'elle engloutissait l'univers. Marco Polo expira un dernier souffle, une petite buée grise qui se perdit instantanément dans l'immensité de la steppe. Ses traits se détendirent, perdant la crispation de l'agonie pour retrouver la noblesse de la pierre sculptée.

Dans ce désert que nul ne traverserait plus, parmi les ossements anonymes d'une caravane oubliée par l'Histoire, le voyageur trouva enfin ce que ni le Grand Khan, ni les doges de Venise, ni les mines de Golconde n'avaient pu lui offrir.

Le repos des cendres.

FIN

Merci d'avoir lu "Tant que le Désert Brûle"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)